IBN ZAYDÛN

Pour l'amour de la Princesse

Poèmes choisis et traduits de l'arabe
par André Miquel

Sindbad

POUR WALLÂDA

1

O toi, gazelle qui m'as réduit,
enchaîné, au pouvoir de tant de misères,
Depuis ce jour où tu m'as fui,
je n'ai guère goûté aux douceurs du sommeil.
Mon rêve, mon bonheur ? Un petit signe,
un regard, en passant…
O mon bourreau d'amour, je ne veux
pour intercesseur que ton beau visage.
Je vivais libre, sans rien à voir avec l'amour,
et m'en voici désormais l'otage.
Mon secret jadis bien gardé
devient aujourd'hui affaire publique.
Je ne peux me défaire de toi :
traite-moi donc comme il te plaira.

16

2

Prends de ma vie un jour et laisse-m'en une heure :
Que ce solde m'assure ce que prière m'a refusé.

3

Le sort va-t-il me condamner à la solitude, quand je t'ai pour
compagnie,
le jour me couvrir de ténèbres, alors même que tu es mon
soleil ?
Dans mon amour pour toi j'ai planté tous mes rêves,
et des fruits attendus je n'obtiens que la mort.
Ma constance, tu l'as payée de perfidie,
mon amour, tu le prends par violence, à vil prix.
Quant à moi, si le sort suivait mes volontés,
je donnerais ma vie pour te sauver de ses misères.

4

Mon amour, tu le sais, t'a fait la part fort belle,
tu sais, oui, quelle place tu tiens en mon cœur.
La passion m'a mené, et je l'ai suivie de bon gré,
sans pouvoir en remettre, sinon qu'à toi, les rênes.
Il t'a plu de m'offrir, pour m'habiller, ce mal,
de choisir pour mes yeux, comme fard, l'insomnie.
Tu pourrais donc, au moins, lire et relire ces lettres,
ces lignes dont l'encre est trempée de mes pleurs.
Je suis à toi corps et âme, mon cœur, à force de souffrir,
se réduit peu à peu en un cœur dont toute vie a disparu.

5

Voici l'heure : oubliées nos rencontres, la douceur de se voir,
tout s'est défait, je suis loin, tu es loin,
Et ce matin qui nous salue sonne notre séparation,
il est là, il nous annonce des temps de mort.
Qui nous assigne ainsi à l'exil, au chagrin,
jouets d'un sort qui prend sa vie à notre ruine ?
Le temps, qui s'écoulait réunissant nos rires,
n'est plus aujourd'hui que celui de nos pleurs.
Les jaloux nous voyaient nous abreuver d'amour, ils enrageaient,
criaient : "Qu'ils s'en étouffent !", et le sort : "Qu'il en soit ainsi !"
Ce qui était noué en nos cœurs s'est défait,
un vide a séparé nos mains jadis unies…
Rêvons d'un jour sans crainte d'être séparés,
mais quoi ! c'est aujourd'hui, et la rencontre est un rêve impossible.

Qu'ai-je donc fait ! Refuser grâce à vos ennemis,
pour en voir profiter mes ennemis à moi !
Vous connaître et vous être fidèle, à vous seule, fut tout un,
et à personne d'autre je n'engageai ma foi.
Avais-je mérité tant de regards jaloux,
ces complaisances pour tous ceux-là qui me haïssent ?
J'étais désespéré, mais comptais sur le sort, qui est changement même,
désespéré, oui, mais sans complaisance au désespoir.
Vous et moi sommes loin, mon corps, qui trop désire,
perd ses forces, mes yeux ne tarissent jamais.
Nous nous parlions de cœur à cœur, tout doucement, et quand la tristesse
allait nous briser, nous nous réconfortions, elle cédait...
Mes jours se sont perdus quand je vous ai perdue, les voilà noirs, tandis qu'auprès de vous blanche était la nuit même.
Jadis, la vie s'offrait, libre, à nos complicités,
tout était clair, tout ouvrait sur le champ printanier du plaisir.
Nos rencontres étaient rameaux ployés vers nous,
nous en cueillions à pleines mains les grappes,
Et je buvais votre promesse, promesse de bonheur,
vous étiez, en mon âme, le parfum partagé.
Ne croyez pas que, loin de vous, je ne sois plus le même :
il faudrait bien du temps pour changer un amant.
Par Dieu, cet amour-ci ne veut que vous, et pas une autre,
mon désir ne veut pas se séparer de vous.
Amène, Seigneur, le nuage et déverse une douce pluie matinale
sur le palais, abri du pur amour où je buvais.
S'afflige-t-on, là-bas, au tendre souvenir
de l'ami qui s'effondre à trop se souvenir ?

O brise du matin, va porter mon salut
à celle qui, fût-elle loin, en me le rendant ferait mon salut même !
Ah ! Si le sort nous était un peu plus favorable,
s'il nous faisait la grâce de nous revoir vraiment, et non de loin en loin !
Infante elle est, que Dieu aurait créée d'un musc
substitué par Lui à notre humaine argile,
Ou qu'Il aurait façonnée d'argent pur
et couronnée d'or fin, merveille toute neuve…
Elle va d'un pas souple, image du bonheur, son cou
ploie sous les perles, à ses pieds les anneaux font un doux éclat rouge,
Et ce nimbe, à son front, prend sa vie au soleil,
même aux instants où il n'apparaît pas.
Sa joue lisse retient les plus fraîches fleurs des étoiles,
comme autant de parures ou bien de talismans.
Je suis moins noble qu'elle ? Eh, qu'importe,
si l'amour échangé fait de moi son égal !
O jardin où nous cueillions d'un regard l'églantine,
la rose dont l'éclat se ravivait d'amour !
O jours de plein bonheur, qui venaient nous offrir
ce fruit de tant de rêves, le plaisir, à foison,
Riches jours dont le faste s'accordait à nos pas nonchalants,
quand traînaient jusqu'au sol nos robes de couleur et de joie !
Je pourrais te nommer, les recevant de toi, honneur et grâce,
mais ton pouvoir de trop haut me domine, et je me tiens pour quitte.
Aussi bien, puisque nul mot ne peut aller avec les qualités d'un être unique,
le peindre y suffit bien et le tableau, tel quel, est assez clair.

Arrière, fruits amers et sueur des damnés ! Jardin d'éternité,
offre-nous
l'abri de ton lotus, la douceur de tes eaux !
Avons-nous vu passer la nuit, quand l'amour se joignait à
nous pour nous réunir,
et que notre bonne étoile détournait les yeux des jaloux ?
Si nous ne pouvons plus nous retrouver en ce bas monde,
ensemble serons-nous au grand rassemblement de la Résur-
rection.
L'ombre était toute à notre secret, nous cachait,
mais l'aurore déjà allait parler, nous dénoncer.
Quoi d'étonnant si je parle de chagrin alors même
que la sagesse désapprouve, et si je laisse toute patience
m'oublier ?
J'ai lu dans ce chagrin, moi l'exilé, autant de sourates
écrites en clair, et retenu la patience, à tout le moins,
comme un conseil.
Quant à l'amour de toi, il est la source à toutes préférée,
même si, y buvant, j'apaise moins ma soif que je ne la
ravive.
Je n'ai pas offensé, oublié, fui, haï
l'horizon de beauté dont tu étais l'étoile ;
Ce n'est pas moi qui ai choisi de me retrouver loin de lui,
mais, jouant contre moi, les choses de la vie…
Quand, au milieu des chansons, passe et repasse
le vin frais et clair, je pense à toi et ne suis que tristesse :
Ces coupes n'éveillent en mon être aucun signal heureux,
et les cordes du luth me laissent sans plaisir.
Comme moi, le fidèle, garde la foi jurée :
l'honneur veut que l'on rende autant qu'on a reçu.

J'ai voulu te garder, n'ai recherché, en nul ami,
quelqu'un qui t'éloignât de moi et prît ta place.
Si l'astre de la nuit, au plus haut de sa course, s'inclinait vers
moi pour se faire aimer,
c'est à toi, à toi seule, qu'irait cet amour espéré.
Même privé de toi, je reste si fidèle
que mon bonheur se suffit d'une image, d'un souvenir.
Réponds-moi, soutiens-moi et parfais
ce courage que je puise en toi depuis toujours !
Pour toi ces mots : Dieu te garde, aussi longtemps que durera
cet amour qui nous force au secret…et nous trahit !

6

Parle-moi, librement : je ne vais pas partir.
Ne crains de moi ni que j'oublie, ni que je te remplace.
T'oublier ? Mais comment, lorsque, privé de toi, je ne trouve
aucun goût à la vie et que, loin de toi, toujours à toi je pense,
Toi qui me fais périr d'aimer, m'accables de douleur,
me brises de désir et ne sais me donner que ce mal ?
Si j'avais trahi et m'étais mis en tête d'oublier,
comment aurais-je su, toi présente, toi mon espoir, ce
qu'est l'espoir ?
Aussi bien ne me suis-je attaché qu'à toi seule :
à une autre jamais je n'ai offert ta place.

7

Pourquoi briser ce lien entre nous ? D'où te vient cette morgue
envers un pauvre diable prêt pour toi à tous les sacrifices ?
De quel droit répugner à consoler un amour éperdu,
seul reste de vie en un corps malade ?
Si je dois me déshabituer de te voir en personne,
ne peux-tu pas venir à moi par une lettre, un messager ?
Tu es par trop changeante, déconcertante, et je m'y perds.
Que faire ? Insoluble question à mon désarroi.

8

Il faut dire à qui m'impose cette rupture
et s'impose ainsi une dette d'amour :
"Toi que je mets si haut,
toi à qui, par Dieu ! je tiens tant,
L'amour te livre à bon marché, avec ce cœur,
un trésor qui n'a pas de prix.
Beau croissant dans le ciel, toi dont les âmes,
plus encor que les yeux, se disputent la vue,
Toi qui peux marier, comme personne au monde,
un corps tout en grâce à un cœur implacable,
Serait-ce donc beaucoup, rien qu'en t'offrant à ses regards,
de ramener la joie chez un désespéré
Et de cajoler un amant
qui trouve en toi le terme de sa vie ?
Il est bien des façons de présenter les choses,
bien des façons aussi de se faire pardonner…"

10

Elle est brise embaumée qui vient guérir mon mal,
parfum délicieux, savoureuse haleine.
Elle me fait signe, d'un doigt délicat, et va
d'un pas gracieux, la magie relevant encore le fard de ses yeux.
Au creux de la ramure, elle rayonne, fidèle, dans la nuit,
lumière à l'état pur, tout imbibée de musc.
Quand, de sa paume ouverte, elle m'offre des fleurs de jasmin,
ce sont blanches étoiles que je cueille sur cette lune épanouie.
Corps habillé de grâce, être tout de douceur,
enveloppe de pur parfum, vin capiteux,
Elle berce mon cœur de mots que je savoure
comme autant de rêves, comme une rencontre, au bout de l'exil.

11

Si le désespoir vient fracasser tes rêves,
si tu te plais aux manigances et plus encore aux faux procès,
Si quelque envieux te dit à l'oreille des mensonges sur moi
et que tu répondes sans détour à ces approches,
Si tu te laisses prendre aux charmes trompeurs de l'inimitié,
abuser par des calomnies, des faux-semblants,
Si tu fais bon visage à ceux qui te parlent ainsi de moi
et que, dès l'abord, tu sois avec eux tout sourire,
Qu'importe : je m'en tiens, autant que je vivrai,
toujours, jalousement, à mon devoir d'aimer.

12

La vérité éclate, lumineuse, elle efface les soupçons trop sûrs
d'eux-mêmes :
Elle voit l'ennemi égaré, perdu en ses illusions,
Déçu dans ses rêves, ses espoirs chimériques,
Lui qui n'aspirait qu'à trahir la foi jurée à l'ami fidèle ;
Solide maintenant est la retraite, et l'amour bien gardé.

13

Ah ! te souffler – mais quand ? – tout ce qui vit en moi,
ô toi, ma paix et mon tourment !
A quand, pour tout te dire,
ma langue en place d'une lettre ?
Tout ce qui vit en moi – Dieu sait ! –
m'a fait partie de toi…
La table plus ne me régale,
âpre est devenu le bon vin…
Tu sais si bien troubler les plus saintes lectures,
plaider pour qui rêve encore de jeunesse !
Le soleil – c'était toi – disparaît,
un voile le dérobe à mes yeux,
Mais quand la lune vient trouer de sa clarté
la trame ténue des nuages,
C'est ton visage, et lui seul,
qui sous le voile maintenant resplendit.

14

Ah ! Tu fais peu de cas de ceux qui t'aiment,
    et ceux qui te conseillent, tu les tiens pour des sots !
Tu te complais si fort au mal qu'on dit de moi
    que je me complairais, moi, pour un peu, à t'oublier.
Mais Dieu soit loué, qui vient me révéler
    en tous tes discours autant de méprises,
Pour qu'enfin l'oubli, avec ce qu'il traîne,
    soit mis en déroute par l'amour vainqueur.

15

Coule, mon sang, coule autant que tu veux !
L'heure est venue, mon cœur, de te fondre au néant !
Les malheurs maintenant sont là, toute une foule,
Et dans leurs rangs, pas un qui ne me soit nouveau.
L'amour a recouvert mon corps de ses stigmates
Et fait de moi un exilé, un étranger,
Malade d'un destin qui le frappe et torture :
Plus proche la souffrance, plus loin le médecin.
Puisse de l'orient le souffle enfin renaître,
Me ramener le temps de sa fidélité,
D'horizons porteurs de béatitude,
Quand nos habits se parfumaient à ce vent d'est
Qui venait rafraîchir le brasier de mon cœur !
Vent de malheur, au long des jours, au long des nuits,
Toi qui parles d'orient au triste exilé de l'ouest,
Ne te souvient-il pas du dicton bien connu :
"Renvoie le médecin et consulte le sage" ?
Quand tu passes au pays bien-aimé,

Sur ces horizons, lumineuse merveille,
Ces terres largement étalées au regard,
Salue pour moi tout ce que j'en revois,
Sans oublier ces murs, ravissement de l'âme,
Où j'ai connu certaine jeune gazelle,
Dans une intimité qui défiait tous les curieux.
Que de temps a couru là, de nuits profondes,
Quand l'ivresse ployait ce tendre rameau
Et poussait la jolie colombe à m'émouvoir de son chant !
Puis, lorsque s'annonçaient, insidieuses,
Les premières lueurs d'un jour déjà près de blanchir,
J'attirais jusqu'à moi ce beau fruit mûr, doux à cueillir,
Ne sachant trop s'il n'allait pas se dérober et se fâcher.
Si tel ou tel ne trouve aucun plaisir à boire,
Peu lui en coûte de dire : "Rien à me reprocher,
Mon cœur est pur de toute tache"
Et de voir le péché partout où il n'est pas,
Me refusant ainsi la moindre excuse.
Si m'est donné le bonheur du retour,
Je saurai bien comment apaiser de ces colères-là :
Simplement, faire en sorte de n'être plus banni
Et mettre à mon crédit la repentance du pécheur.

16

J'ai demandé le vin à un très gracieux faon :
il ne m'a mesuré ni le vin ni la rose.
Le vin, toute la nuit, je l'ai bu à ses lèvres,
et à sa joue la rose j'ai cueillie.

17

T'en coûterait-il trop de me prendre en pitié,
toi qui connais si bien mon mal ?
Heureuse es-tu, toi, ma requête et mon désir,
de ne pas connaître cette souffrance qui est mienne !
Aimer, pour toi, c'est rire, et, pour moi, c'est pleurer :
entre nous deux, Dieu jugera.
Quand le sommeil me fuit, je t'adresse ces mots
d'un cœur qui n'en peut plus d'aimer à la folie :
"O toi qui dors tandis que je veille à t'aimer,
ô toi qui dors, fais-moi cadeau d'un bon sommeil !"

18

Même si mes lettres se font plus rares,
tu restes, je le jure, l'être dont mon cœur est bouleversé,
Et ne va pas penser que je donne ta place à quelque autre,
ni que ce cœur a cessé de t'aimer.

19

Comprenez-moi : j'ai affaire à une maîtresse
hautaine et trop peu sûre, à l'image du temps.
Elle prend son plaisir à bafouer mes droits,
alors même que moi, je suis tout à l'amour.
Le soleil apparaît aux yeux de qui l'adore,
mais tout soleil décline… sauf celui de mon cœur.
Il me faut, chaque jour, venir à bout de tes reproches,
espérer obtenir le rendez-vous promis.
Si je trouvais le chemin, j'y volerais à tire-d'aile,
mais voilà : il n'est pas de chemin qui mène à ce chemin.
Je t'aime et te le dis, une lettre après l'autre,
et jamais ne mourra le serment qui nous lie.

20

Devant toi, le rameau le plus vert, le plus tendre rend les armes.
Que pèse, auprès du tien, le regard langoureux d'une jeune gazelle ?
Etrange amant que moi, qui te sacrifie tout
et demande pardon quand c'est toi la coupable.
Avec toi, tout m'incite à garder la réserve… et rien n'y fait :
prudence est proie facile aux pièges de l'amour.
T'aimer, ce n'est rien d'autre qu'un désarroi fixé depuis toujours :
quel homme pourrait donc repousser le destin ?

21

O gazelle, ô ces lieux que je parais de toutes grâces,
ô lieux qui avaient pris mon cœur, mes yeux et tout mon être !
De mon amour, tous les hommes se porteraient témoins,
et toi d'abord, si quelque jaloux les en détournait.
Ce qui nous lie ne saurait se défaire,
pour peu que tu souffres le même mal que moi.

22

Fête des offrandes ou de fin de jeûne, aucune ne m'apporte
de joie :
imaginez, amis, l'état d'un homme qui, du matin au soir,
est tout entier désir.
Je porte ainsi au cœur, vers l'est d'al-Uqâb, certain lieu,
au pied d'une colline, que toujours j'investis de l'amour le
plus pur,
Et toujours le vallon d'ar-Rusâfa vient réveiller en moi
des souvenirs heureux qui maintenant font mal.
Le palais d'al-Fârisî, c'est toute une passion qui emporte mon
cœur,
une force toujours prête à se raviver d'elle-même.
Et quant à Nâsih, bénis soient ce temps des rencontres,
ces lieux qui abritaient un pur et fol amour.
Ai-je vraiment été à Ayn Shahda, y ai-je vu,
entre amants, de ces disputes achevées en victoires,
De ces méchantes querelles, nourries de faux prétextes,
jusqu'à ce qu'un tiers vînt nous prêcher la paix et nous
réconcilier ?

Ah ! ces rendez-vous d'al-Aqîq, quand tu cédais à mes prières,
au jour de la Fête, ou alors de Pâques,
Et ces folies, quand le jour déclinait sur la digue de Mâlik,
offertes de bon gré ou pour te faire pardonner…
L'eau calme t'enchantait, tu l'imaginais prise
sous une nappe de verre, de couleur sombre autant que pure.
En ces lieux dévolus au bonheur, en ce berceau des jeunes émois,
j'ai fait leur belle part aux rêves les plus hauts.
L'exilé retrouvera-t-il le chemin de Zahrâ' ?
Elle est si loin que j'en ai versé mes dernières larmes.
De riches pavillons s'illuminaient, dont les murs chaque fois
devenaient le reflet d'une aube qui trouait les ténèbres du soir,
Le décor une éblouissante et irréelle apparition,
la coupole un astre épanoui, et tout l'espace enfin
Lieux de félicité, dont l'agrément faisait rêver de paradis,
quand on ne connaît plus la soif ni les ardeurs du jour.
Là-bas s'étalent des eaux bleutées, aux bords rafraîchis par ces ombrages
où je me fis du sort un bienveillant ami.
J'ai perdu avec eux le chant de jolies filles,
qui maintenant fait place à la voix rauque d'un désert engourdi.
Pour avoir pris la coupe offerte par un être qui est toute ma vie,
je brandis aujourd'hui, de cette même main, la lance contre les tourments qui m'assaillent.
Que les nuits passaient vite aux rives du Bîta,
et comme elles se traînent sur l'Ana, la Bathâ' !

23

Je recommande à Dieu celle à qui je voue un amour sans défaut,
que l'on voudrait, quoi que j'y fasse, blâmer, salir, déshonorer.
Je fais, moi, mon bonheur d'une maîtresse volage, qui oublie son serment
et n'offre à mon désir que déception sur déception.
Du voile qui le dérobait mon rêve dépouille ce corps,
pour la joie de mes yeux et la douceur de ce que j'écoute,
O lune parfaite qui paraît à l'horizon de quelque royaume
et monte, souveraine, resplendir au plus haut !
Je paie cher tant de bouleversantes images, où se cache
la tentation la plus perverse : travailler à ma propre mort.

44

24

Vais-je être dépouillé, comme d'un vêtement, de nos rencontres,
privé, moi le fidèle, de te voir bon visage ?
Dis-moi pourquoi, docile au chemin de l'amour,
j'y ai connu, accumulé tant de déboires…
Je nourris des reproches, mais qui ne durent pas,
et des courroux rentrés, qui sont sans lendemain.
Quant aux mauvais esprits, ma réponse est fort simple :
je vis heureux de la tyrannie de ma maîtresse, heureux !

25

Tel me dit : “C’est une détraquée que tu aimes, une jalouse”
et moi : “Honte à toi ! c’est toi le détraqué !”
Qu’est-ce qui te déplaît en ce teint ? Ces traces claires
qui rehaussent son charme, ajoutent à ses parures ?
Son corps, si fin, si pur, est l’eau :
rien d’étonnant si des bulles viennent y affleurer.

26

Irais-je gâcher ma promesse,
pourrais-je manquer à ma foi,
Quand mes rêves me montrent clairement
mon bonheur, toi et pas une autre ?
Ah ! Si tout ce que je te garde d'amour
en recevait autant de toi !
Tes nuits, loin de moi, sont bien longues,
et longues les miennes, quand je ne t'ai plus.
Demande-moi ma vie, et je te la donne,
empêché que je suis de te dire non.
Le destin est entre mes mains,
puisque l'amour m'a remis entre les tiennes.

27

Si l'âge te fait neuve comme un croissant de lune,
  l'astre épanoui te le cède en beauté.
Ah ! Par Celui qui me refuse le bonheur
  d'être avec toi, après que tu m'as tant donné,
Chaque raison d'aimer me porte à une extase
  qu'au grand jamais je n'aurais pu imaginer.
Dites à l'amour : "Va, cours à bride abattue" :
  l'espace de mon cœur s'ouvre à perte de vue.

48

28

O belle lune où se noient
    les yeux de qui te contemple,
Mon cœur a dû faire face aux épreuves
    de la calomnie, mais il a tenu.
Si ma constance laisse à désirer,
    au moins me serai-je conduit dignement.
Allons ! Gardons confiance ! Souvent
    l'on réussit là même où l'on n'espérait plus !

29

Je paie de tes froideurs le temps de nos rencontres,
et puis de tes bontés le temps d'aimer et de souffrir.
Est-ce sans y penser, par Dieu, que tu me fais périr d'aimer,
ou bien l'as-tu voulu, en tyran implacable ?
Un serment nous lie, qu'ici-bas rien ne changera,
même si toi, de mille façons, tu y manques.
Plus mon amour est fort, plus le tien s'affaiblit,
et plus je t'obéis, et plus tu te rebelles.
Toi, la plus gracieuse taille au monde, le plus envoûtant des regards,
toi, tout entière parfum, de ton haleine aux manches de ta robe,
Si nature t'a faite belle, ne te comporte pas méchamment,
sois généreuse : la beauté ne vaut rien si elle ne se donne.

50

30

Si j'étais libre de te voir, j'accourrais,
je ferais ce que tu attends de moi, et au-delà.
Mais l'amour devient vite un bruit qui court, qui vole,
les yeux des jaloux sont partout sur nous.
Si, libre hors de nous, l'âme pouvait s'offrir,
je donnerais la mienne, pour ta vie, jusqu'au bout.

31

Toi, le vœu de mon âme si l'on m'en laisse juge,
toi mon élue si l'on m'en donne le choix,
Tu m'as valu tant de jalousies, de reproches,
une avalanche de vils propos et d'avanies !
On vient me dire : "Elle t'oublie, elle a changé,
oui, changé à force de disputes."
On t'accuse, et te voilà calomniée,
auteur d'un crime impardonnable,
Tandis que j'aurais droit, moi, à toutes les indulgences,
moi, un modèle, content de rien.
Mais tous ceux-là ignorent que l'amour
est servitude, et la beauté violence.

32

Plus d'amis, de jardin ravivé par la pluie
Quand de raies et couleurs tissées elle l'habille…
En chaque fleur là-bas une étoile a jailli,
Caressée sous le pas et la grâce des filles…

La vie était verdeur, le temps était jeunesse…

J'aimais, trop haut : despote elle est, moi soumission.
Le musc s'épanche et flotte aux manches de sa robe.
Elle me voit l'aimer, me plaindre… et se dérobe.
Rêver d'un quelque chose entre nous… A quoi bon ?

Que de mon sommeil même, ah ! qu'elle disparaisse !

Elle est branche odorante et fruit, lune en son plein,
Ses yeux, ses regards dérobés, la magie même,
Le brocart de ses joues, miroitement du vin,
Ses mots, aussitôt dits, des perles qu'elle sème

Et l'eau que je goûtais à ses lèvres, ivresse…

Château et parc buvaient le nuage épandu,
La colombe cendrée chantait dans la ramure…
Cordoue, phare et patrie des plus nobles natures,
Amulette brisée de l'enfance perdue !

J'ai vu le jour là-bas, et suis fils de noblesse !

O tous ces soirs, tous ces matins que je revois !
Gazelles au regard illuminé, ardent !
Coupes aux bords frottés de pomme, ô ces moments
Où le vin explosait en étoiles de joie !

Pour célébrer le vin nous faisions des prouesses !

Et ces jours d'al-Buntî, sur les rives du fleuve !
Le vin passait, offert par des garçons en fleur.
Les fleurs… Nous n'en voulions pour lit que les plus neuves.
Çà et là, un corps svelte, une bouche, ô douceur

Rouge, ouvrant sur un rang de blanches forteresses !

Au val d'ar-Rusâfa les bonheurs s'enchaînaient,
Sur un fond de brocart semé de pâquerettes
Et du gracieux accueil des senteurs de violette.
La rose, pour nous seuls, joue d'incarnat, brillait :

Du cortège des fleurs elle était la princesse.

Ah ! Rendez-nous les joues d'al-Uqâb, d'autrefois,
Plaisirs dont nos manteaux redisaient la mémoire,
Les cous éblouissants, les lourdes tresses noires
Et, glissant sur le sol, les robes qui chatoient !

A bannir la pudeur nul ne voyait bassesse !

Près du pont d'al-Aqîq, que de fois réunis,
Nous reposions, sur le rouge et l'or des prairies !
Une biche servait le bon vin aux amis,
Sa taille s'accordait, souple, aux corps alanguis…

Regards furtifs, autant de flèches, de caresses !

Dites au temps passé, à ce temps des bonheurs,
Aux vestiges brouillés dans la marche des heures,
A la brise du soir quand elle vous effleure,
A l'étoile apparue dans l'ombre au voyageur :

Recevez le salut d'un amant en détresse !

33

Ah ! si seulement je te trouvais là, seule avec moi !
Je te dirais un peu de tout ce que j'endure.
O Dieu, ménage-moi ce jour qui me verra gémir de trop aimer
et mes larmes jaillir comme autant de témoins !

34

D'entre tous les mortels, c'est à toi que tend mon bonheur,
c'est toi, jour après jour, qui occupes mes rêves.
Chaque fois qu'un souci vient assaillir mon âme,
ton souvenir suffit à ma joie, à ma vie.
Me passer de toi, qui m'es tout ?
Autant, assoiffé, me passer d'eau claire :
Je me garde, si quelque intrigant ne s'en mêle, un espoir
qui va prendre racine et porter les fruits de la réussite.
Je me refuse à croire qu'un ennemi puisse avoir barre sur moi :
si je fais ton bonheur, il est contre lui la plus sûre des armes.
Si la main du destin, par un temps difficile,
furtivement te révèle à mes yeux,
Je vois le soleil perçant sous ton voile
et, dans ton corps qui ploie, une branche de saule.
Ah ! Si mon désir pouvait m'emporter jusqu'à toi !
Et comment voler, quand on vous a coupé les ailes ?

Mais peu m'importe d'être avec toi ou loin,
peu m'importe le jour, de rencontre ou d'exil :
Il me suffit que mon rêve te voie,
où que tu sois, matin ou soir.
Je te dois cette âme jamais exempte de tristesse,
ce cœur jamais libéré de l'amour.
Ah ! Dis-moi ton bonjour, au moins de temps en temps,
et quand ce ne serait qu'en un souffle du vent !

35

O toi, si loin, mais qui loges au tréfonds de mon cœur,
les plaisirs de ton monde te font oublier ton sujet, ton esclave !
Tu te distrais, t'amuses à des badinages,
et son souvenir ne t'occupe guère.
Vivrai-je assez longtemps pour espérer ? Peut-être : c'est au temps d'en juger,
au destin de savoir, et aux jours de le dire.

36

Ce n'est pas le dépit qui la fait m'éviter, elle que j'aime,
ni quelque lassitude que trahiraient de faux griefs :
Ravie de mes soins, de mes attentions, et ne sachant trop
jusqu'où peut aller ma persévérance, elle veut la mettre à
l'épreuve.
Je n'ai d'autre bonheur que son bonheur à elle,
qui pourrait dire "Meurs" sans que je dise "Non".
Elle est l'illustration rêvée de la beauté
et moi, dans mon amour, de la soumission même.
O musc parsemé, soleil du matin,
rameau de saule, blanche gazelle du désert,
Je n'ai pas d'autre espoir que celui de te plaire,
et de tout autre espoir je m'interdis l'accès.

36

Ce n'est pas le dépit qui la fait m'éviter, elle que j'aime,
ni quelque lassitude que trahiraient de faux griefs :
Ravie de mes soins, de mes attentions, et ne sachant trop
jusqu'où peut aller ma persévérance, elle veut la mettre à
l'épreuve.
Je n'ai d'autre bonheur que son bonheur à elle,
qui pourrait dire "Meurs" sans que je dise "Non".
Elle est l'illustration rêvée de la beauté
et moi, dans mon amour, de la soumission même.
O musc parsemé, soleil du matin,
rameau de saule, blanche gazelle du désert,
Je n'ai pas d'autre espoir que celui de te plaire,
et de tout autre espoir je m'interdis l'accès.

37

Toi qui m'as fait la fable de tout un tas de gens,
et de mon cœur la proie des soucis, des tourments,
Quand tu es loin, personne avec qui me lier,
quand tu es là, c'est, avec toi, le monde entier.

38

O mon bourreau, repose-toi sur moi : tout ce dont tu fais fi,
venant de moi, je te le garde, c'est à toi.
Si, à la grande joie des autres, contre moi tu te fâches,
tu ne m'en feras pas penser plus mal de toi.
Si j'avais en ma poitrine un cœur pareil au tien,
je te négligerais comme tu me négliges.
Regagner ta faveur, voilà à quoi mon âme aspire,
mais ce vœu-là pour moi signe toute une mort.
Je n'ai fait aucun mal qui puisse appeler ta rancune ;
tu te plais, toi, à voir le mal où il n'est pas.

39

Tu es la raison de la mélancolie, le secret des larmes,
le chemin de l'amour, l'horizon de l'amant.
Soleil et toi allez de pair, et cependant,
quand il décline, tu gardes ta hauteur.
Vais-je me désoler de te voir oublier
ta bonté naturelle pour des chicanes et des minauderies ?
Mais non : tu es, au grand dépit des envieux,
l'astre qui, reparu, demeure au zénith.

40

Si ma main venait à te frapper,
si malgré moi je te faisais souffrir,
Je le paierais, j'en jure, de ma vie,
de mes biens, de tel ou tel de ma descendance.
Fie-toi à mon serment, à ma constance,
à un cœur qui ne sait penser rien de mal,
Et sache bien, si quelque jour te met en peine,
qu'il sera suivi d'heureux lendemains.

41

Serai-je malmené sans autre raison, banni sans autre péché
qu'un abandon à un amour passionné et sincère ?
C'est le matin, je viens me plaindre et me retrouve, un peu
plus tard, objet de haine,
j'attends de toi quelque faveur, et n'y gagne que des reproches.
Tu es toute ma vie : même quand tu me blesses,
ta place en mon cœur, c'est l'eau douce pour ma soif.
Sans toi, il ne connaîtrait pas cette angoisse d'aimer,
ce flux, trop contenu, qui se résout en larmes infinies.

42

Vais-je enfin voir quelque cavalier me porter de ta part ce salut
que j'attends d'une lettre et qui ne vient jamais ?
Je serais déjà mort si ne persistait, au fond de mon être,
ce sursaut, cet espoir de te revoir encore.
Je ne peux que laisser libre cours à mes larmes,
lié que je suis au chagrin prisonnier de mon cœur.
Mais patience ! Celle qui fait mon mal en se tenant si loin de
moi
viendra tout près, peut-être, pour me soigner, pour me guérir.
Patience ? Et comment faire, quand mon cœur m'abandonne
en décembre
et que novembre touche maintenant à sa fin ?
Qui es-tu donc pour que le plein soleil ou un souffle embaumé
m'inspirent la pensée de ton visage et de tes lèvres ?
J'ai soif de ta bouche. Ah ! Que son eau vive
sait bien m'abreuver, me désaltérer !
Si mes larmes jaillissent à la plainte d'une pleureuse,
c'est parce que je l'entends chanter mon deuil à moi.

Loin de celle que j'aime, épuisé de chagrin,
je la veux toujours là, tout près, qui me console.
Et ceci encore : si, toi partie, je dénoue le fil d'une longue patience,
je me revois aussi dénouant à plaisir ta ceinture…
O ces heures lumineuses de nos rencontres,
devenues astres dans mes nuits noires d'exilé !
Non, elle ne m'a pas quitté de son plein gré :
c'est le destin qui m'a visé, l'affreux destin.
Je n'ai pas échangé son amour pour un autre :
sinon, j'aurais troqué ma foi pour l'impiété.
Je donnerais ma vie pour un être que j'aime et qui, s'il le pouvait,
sacrifierait pour moi et lui-même et les siens.
Seigneur, sois bon, rapproche-nous, réunis-nous
sous d'heureux augures et une bonne étoile !

43

Toi qui oublies celui qui meurt de te connaître,
pour qui je ne respire sans aussitôt penser à toi,
Qui brises sans raison le fil de nos rencontres,
de ma vie, devant Dieu, tu devras rendre compte !
Fais ce que tu voudras, de toi j'accepte tout :
la faute est excusable, le pardon va de soi.
Si tu fais mon bonheur, je n'aspire à rien d'autre,
si j'obtiens ta faveur, quoi d'autre à espérer ?

44

Ne sois donc pas avare, donne-moi ce qui reste
de ce bout de bois, de ce cure-dents.
Peut-être mon cœur se consolera-t-il, un moment,
d'un baiser à celui qui a baisé ta bouche.
Etoile qui t'élèves sans rien perdre de ton éclat,
des palais tu fais la fierté, astre des astres !
Le rêve le plus fou, le bonheur sont promis
au regard qui va de-ci de-là, et puis te voit !

45

Vas-tu me fuir avec ton butin, cette lettre,
moi qui n'ai mérité d'être fui ni spolié ?
Est-il normal que je t'offre un amour sans réserve,
et que toi, tu m'imposes le pire des tourments ?
Toi qui m'es tout, tu ne sais que baisser les yeux
pour ne pas me voir quand je te cherche derrière ton voile.
Quand tu me quittes, ton cœur me laisse,
là où battait la vie, les stigmates de l'âge qui vient.
Rends à ton serment bafoué le respect
qui te vaudra récompense à foison.
Si tu rechignes encore, peut-être, avec le temps,
l'honoreras-tu de bon cœur et sans compter…

46

Si tu me traites mal, où serait donc ma faute ?
L'esclave n'a qu'un droit : c'est se conduire bien.
Il faut, pour ma paix, que clairement tu me demandes pardon
de ton attitude, et que moi, tout aussi clairement, je pardonne.
Parfois, au fond de moi, je me plains à l'amour,
dans ma colère, je te maudis, et il m'approuve.
J'impose à mon âme un rêve… insensé : ta loyauté.
On est prêt à l'erreur, quand le rêve éblouit.

47

Toi qui me laisses assoiffé d'un rendez-vous promis,
devrai-je assez brûler pour crier cette soif ?
Tu m'as donné pour vêtement ce mal, cet habit de ténèbres
et tu me fais un lit des plis de la souffrance.
C'est l'amour même qui se montre en ces yeux
teintés de magie, ces joues parées de toutes grâces.
Quand, sur ces tempes, les noirs cheveux se rehaussent de rouge,
je vois, réconciliées, l'Abyssinie et Rome ;
Ils abordent la joue, puis se plient, se recourbent,
comme fait un scorpion craignant le prédateur.
Allons, viens ! L'étoile chemine, paisible,
l'horizon somptueux s'habille de la nuit mourante.
Pauvre amant ! Quand ses yeux vont goûter aux douceurs du sommeil,
il le chasse et crie, toute la nuit : "A moi, Prophète !"
Si mes jours sont comptés, peu s'en étonneront :
ma mort était à craindre au fond de ces yeux-là.

48

Que tu sois loin de moi ou là, à mes côtés,
je t'appelle, entends-moi : ma patience est à bout.
Est-il juste de souffrir pour t'aimer, de me voir
brûlé quand je respire et noyé dans mes larmes ?
Charmant bijou qui donnes vie au cœur de l'amant,
tu me perds aussi à te voir, à t'entendre.
Viens à moi, reste un peu, et tu te rendras compte
de l'état où je suis ; après, fais à ta guise.

49

J'aime mes ennemis puisque tu es des leurs,
toi dont les yeux sauvent la vie ou bien l'épuisent.
Tu fais tout pour me mettre en colère, et moi tout, vraiment tout,
pour te plaire, et je ne gémis pas quand tu me fais violence.
Tu fais aller la nuit avec le jour : ta beauté
de l'un à l'autre est source d'ombre ou de lumière.
La plainte de l'amour ne connaît de répit
que lorsqu'elle s'adresse à la miséricorde.

50

Voyant que tu m'es proche ainsi qu'un doigt des autres doigts,
faisant partie de moi comme l'âme du corps,
On a voulu me nuire, me desservir auprès de toi,
les braises de l'amour ont fait flamber les cœurs hostiles.
Eh bien, que l'on se fâche ! Je ne ferai à personne la joie
de rompre une promesse scellée pour toi et pour toujours.
Si tu es loin, alors, et de toutes mes forces,
je baisserai les yeux pour ne plus voir qui que ce soit.

Ce parfum… le vent d'est ! Il le sent, le respire,
Et l'amour le reprend, avec le souvenir.
Survient l'éclair, qui ne se lasse pas de luire,
Ni les pleurs, appelés à torrents, de jaillir,

D'échapper à l'amant qui n'est plus que tristesse.

Si je m'afflige, ami, la raison en est claire,
Mais je suis ainsi fait : je patiente, je tiens,
Et si le destin tourne à ma propre misère,
C'est bon : vin aujourd'hui, souci le lendemain.

Eh quoi ! Tout être noble est promis à détresse !

Le temps qui va me frappe et ses traits de malheur,
Sinistres messagers, n'ont laissé passer l'heure.
Mes jours sont faits de souhaits, autant dire de leurres,
Et j'attends une nuit aux astres sans vigueur,

Où l'étoile guettée traîne en chemin, paresse…

Lumineuse Cordoue, où es-tu, mon désir ?
Comment désaltérer ce cœur en feu, banni ?
Disparus, le chemin de tes sublimes nuits,
La beauté sous mes yeux et l'écho des plaisirs !

Le monde s'est défait pour toi de ses richesses.

Qu'est-ce donc ? Loin de toi, je suis encor vivant,
Et de quoi ? Du parfum de là-bas, insistant !
Le reste s'est rompu, les amis, tes ombrages,
Jusqu'à ce sol qui me fit moi, au premier âge.

J'ai perdu mon pays natal, ma forteresse.

Tes jours sont lumineux, tes nuits teintées d'aurore,
Ton sol rosé portant l'ivresse aux frondaisons,
Terre abreuvée sous un ciel vierge, et puis encore
Et toujours l'eau, parfum, joie du cœur, à foison !

Un rêve me suffit : ton ombre et sa caresse.

Al-Uqâb… je revois la splendeur de ces jours,
Ar-Rusâfa, l'abri du bonheur, là, partout,
Ja'fariyya, la vie rêvée qui vient à nous,
Les cœurs épanouis, les jardins, l'eau qui court…

Qu'il est doux, le pays d'amoureux liesse !

Al-Aqîq… le plaisir échangé entre amis,
Près du ruisseau, sous l'œil langoureux des narcisses,
Et le ciel vaste, invite aux regrets, aux délices,
Nuage et puis soleil, sitôt que resplendit

En sa coupe l'éclat scintillant de l'ivresse.

Ayn Shahda… tableau qui charma nos regards
D'emblée, et nous reprit plus fort à chaque fois.
C'étaient les noces du plaisir : taille qui ploie,
Grands yeux noirs, doux sourire et joues rosies de fard,

Mains où des tons de vin sous le henné renaissent…

Je rêve… je nous vois revenir par la digue
Vers le palais Nasrî et les Rouges Collines,
Puis la rive du fleuve où la terre est si fine
Et le souffle du vent en parfums si prodigue,

Sur les tiges des fleurs qui doucement s'abaissent.

O ces beaux jours, à nous réservés, jours de grâce,
A Qasr Nâsih ou vers la haute noria,
Vallons où frémissait, au vent d'est, la surface
De filets d'eau qu'on voit courir de-ci de-là

Quand le front du soleil peu à peu se redresse…

O Zahrâ', beauté pure et bonheur de mes yeux,
Joyau parfait, effluves baignés de douceur,

Tu me comblais, source première de splendeurs,
Eaux et jardins d'Eden, mes hôtes généreux,

Joie de voir, de goûter, toujours plus, et sans cesse…

Nos rendez-vous… temps dont je pleure la rupture,
Plus forts, plus vifs que rose au jardin des élus…
Nous vêtions de l'amour les plus riches parures
Et menions au plaisir une armée résolue,

Sûre d'elle, aux aguets, mais pleine de hardiesse.

Au renouveau, Cordoue, tu t'ornais de forêts,
Tout m'enchantait, la brise et la fraîcheur de l'air,
Tes fils, ardents à vivre et compagnons parfaits,
Et du matin au soir notre salut offert

A ces champs clos où s'ébattait notre jeunesse.

Amis, comme un qui va, je sais où est ma source :
On n'est jamais premier ni dernier dans la course ;
D'un sort fâché je veille à calmer le courroux,
La chance était à terre, et la voilà debout,

La vie tourne, on la hait, puis louanges on lui tresse…

Je suis allé bon train, j'ai crevé mon coursier,
Du chagrin chaque fois j'ai su me consoler,
Contre le désespoir mon cœur s'est assuré :
Je méprise un pays où l'on m'a méprisé.

J'ai trop rêvé de vanités : on s'y rabaisse.

Traîtres, ne riez pas de me voir en prison :
Je vois, moi, le soleil, dans l'ombre encor plus fort,
Je suis, en son fourreau, sabre porteur de mort,
Sur son aire faucon, en ses fourrés lion…

Ou parfum bien gardé, de la plus rare espèce.

A force de t'aimer, j'ai perdu le chemin :
Pur et total bonheur, c'est à toi que j'allais,
A ce visage où l'or et l'argent rayonnaient,
Astre parfait, rival d'une lune en son plein,

Dont l'éclat devant lui reconnaît sa faiblesse.

Le vin est là, pétille… et tout bonheur me fuit,
Le luth joue doucement… je me sens loin de lui,
On me tance, et j'ai peine à cacher mes soupirs,
Je suis seul, et ma vie tient toute en un désir :

Des nouvelles de toi, ma lointaine maîtresse !

Ah ! Que le temps te soit douceur, bénédiction,
Grâces, ravissements, tous les bonheurs du monde,
D'une vie libre de tracas, désillusions,
Qui se veuille un abri, une ombre où tu te fondes,

Qui des vœux sitôt dits tient toutes les promesses !

52

Par Dieu, noblesse exige que l'on se tienne à son serment,
en payant à l'amour ce qu'on lui doit, sincérité, réserve.
Je n'aime à voir personne à mes côtés, si tu es loin,
et toute vie me pèse où tu n'es avec moi.

53

Je veux, et si souvent ! sans qu'on veuille de moi,
ô misère infligée à ce cœur !
Je suis tout amour pour un être trop choyé,
quand lui, pour moi, n'est pas tout à l'amour.
Je subis la loi de ses charmes
à chaque instant ou peu s'en faut.
Me serait-il possible d'oublier
celle qui loge au tréfonds de mon âme ?
Des cœurs elle fait ses sujets,
à ses ordres chacun doit plier.
Je voudrais tant, ô toi qui me fuis,
me passer de toi… mais rien ne répond à ce vœu.
N'auras-tu pas pitié de mes nuits,
de mes yeux saturés de veille ?
Si j'ai, dans mon amour et sans y prendre garde,
mal agi, après tout… le meilleur cheval bronche.
Vienne la paix, que je supplie
de ne point faire mort ce qui est vie.

54

Attarde-toi, ô nuit, je ne veux pas,
sinon à deux, que tu sois courte !
Si la lune ainsi me tient compagnie,
c'est parce qu'une autre lune, toi, me prive de sa vue.
O nuit, fais-lui savoir quel plaisir j'ai
à recevoir par toi de ses nouvelles,
Dis-moi, je t'en conjure, si elle m'est fidèle !
et la nuit répond : "Non ! Elle t'a trompé."

55

Un amour oublié revient à ma mémoire,
    un désir, que je voulais éteint, renaît tout neuf en mon cœur,
Pour une jolie fille, une idole plutôt,
    toute d'argent, couronnée d'or pur
Et jeune encore, avec ses amulettes,
    ravissant la raison de son regard calme, languide.
T'aimer, c'est découvrir un temps nouveau,
    oublier tous les temps vécus avant ce jour,
T'aimer, c'est faire d'eux une page fermée,
    t'aimer, c'est effacer l'impiété par la foi.

56

Tu es là, mais tu m'évites, tu prends tes distances,
tu te refuses à qui ne peut se passer de toi.
Le meilleur de toi, c'est cette eau que tu m'as donnée à boire,
cette eau fraîche dont je me suis gorgé jusqu'à plus soif.
Alors, toi qui m'es tout, pourquoi ne pas en finir avec ces reproches,
atteindre à cette paix où je tends de toutes mes forces ?
Il ne faut pas que des obsessions, des pensées pernicieuses
viennent gâcher tout ce qu'il y a entre nous de sûr, de pur.
Prends garde de ruiner, pour une seule faute,
ces mille complicités qui faisaient le désespoir de nos ennemis.
Si, par erreur, j'ai mal agi, tu m'as puni injustement,
et aussi violemment qu'on le fait pour un crime prémédité.
Reviens à cet amour parfait que tu me prodiguais
au tout début : je ne reviendrai pas, moi, à ce qui te déplaît.
Ote son voile de colère à ce visage tout de grâce,
pour que je sois le premier à me prosterner devant lui.

57

Si je laisse échapper le bonheur de te voir,
je me tiendrai content à écouter parler de toi.
Si tel qui nous épie nous oublie un instant,
adresse-moi un bref salut : tout sera dit.
Je crains qu'on ne me calomnie, ne me dénigre :
l'amour veut la prudence, s'il aspire à durer.
Moi, je reste constant, persuadé que je suis
que l'on reçoit ainsi la récompense de son rêve.

58

O lune qui te lèves à l'occident,
que le chemin est difficile à mon amour !
C'était trop d'injustice envers moi : j'ai grondé,
puis l'amour a vaincu, et j'ai voulu rentrer en grâce :
"Mais c'est toi la coupable, qui me pousses à la faute !
Tu as raison. — Alors, pardonne, fautive que tu es !"

59

Je suis tout à toi ; alors, patiente, ne me repousse pas :
on perd parfois du temps à vouloir se hâter.
Où te mènent ces insidieuses invitations à la haine,
et pourquoi te perdre en extravagants reproches ?
Pour moi, j'ai tenu bon, toujours, pour alléger ce poids,
j'ai pris du champ, souvent, pour ne pas succomber au chagrin.
Je me voulais content, sans rien de toi qui vînt me contenter,
je me disais heureux, jusque dans ce que je n'obtenais pas,
J'ai pardonné des fautes, et bien plus : des forfaits,
mortels pour moi et par toi sciemment préparés,
Et si ta beauté même m'a fait parfois penser
à te faire du mal, jamais mon geste n'a suivi.
Quoi d'étonnant ? Tout mon être se résume à toi,
je n'aspire qu'à toi, je ne veux pas d'une autre.
Je te garde, je suis ton fidèle qui veille
à ne pas galvauder ce lien précieux qui nous unit,

Quand tu t'ingénies, toi, à troubler le plus pur des serments,
quand tu fais tout pour que décline un amour exemplaire,
Rien pour lui épargner quelque dommage,
et ne te prives pas d'en bafouer la loyauté.
Si je regimbe et te fais reproche, peu t'importe de quoi :
tu enroules alors tout un écheveau d'arguments,
A croire que tu es née pour débattre avec des théologiens
et rompue à l'art de la controverse.
Si seulement tu voulais redevenir et noble et généreuse,
retrouver le chemin de ta nature première !
De ce que tu donnais, tu m'as fait bien piètre mesure :
la part que je tiens en toi, oserai-je l'évaluer ?
Je t'envoie mon salut, le salut de l'adieu,
l'adieu d'une passion qui meurt avant son heure.
Ce n'est pas de bon gré que j'essaie d'oublier :
la contrainte m'y force, non pas quelque héroïsme…
Mon cœur ne sait plus vers où s'engager
pour trouver le chemin à suivre.
Ne m'en veuille pas si je rêve : puisse Celui qui prend
aux rênes de l'amour tous ceux-là qui s'y refusaient
M'ouvrir la douceur de ces rouges lèvres
et guérir mon mal quand je vois ces yeux.

60

Je me tiendrai content d'un regard, d'un clin d'œil,
je me satisferai d'un salut, fût-il bref,
Je ne voudrai pas plus que je ne peux rêver,
pas plus que ce bonheur : sentir tes yeux sur moi.
Je te garde à l'abri de vilaines pensées,
te mets plus haut que ce qui peut me traverser l'esprit,
Et me méfie de ceux qui nous observent, nous épient :
l'amour veut la prudence, s'il aspire à durer.

61

Il ne tient qu'à toi que ce secret-là demeure entre nous
et ne s'ébruite pas, comme tant de secrets…
Si je suis ta part de bonheur, je ne céderais pas celui que tu
me donnes,
dût-on, pour ce prix-là, m'offrir toute une vie.
C'est ainsi : je supporte, quand tu me l'imposes,
ce qu'aucun cœur au monde ne pourrait supporter.
Fais-tu la fière ? Je tiens bon. Sous tes grands airs, je reste
ferme. M'écrases-tu ? Je me soumets.
Tu m'évites ? Je viens à toi. Parle, j'écoute. Ordonne, j'obéis.

62

O gazelle en qui se confondent
toutes les grâces de ce monde,
Que tu sois proche ou bien lointaine,
de mon cœur tu es souveraine,
Toi, la passion, la joie, toujours,
de qui doit tout à cet amour.
Aide-moi, mon amour, mon rêve,
sinon ma vie bientôt s'achève.
Sois fidèle, tu l'as promis :
moi, par Dieu, je n'ai point faibli.
Pitié pour l'amant en détresse,
qui meurt à force de tristesse !
Ses nuits sont souci, et douleur,
et gémissements, et langueur.
L'amour le saigne, en fait la chose
d'un mal dont nul ne sait la cause.
En proie au désir, ce pillard,
il fait fuir de lui tout regard.

63

Toi qui tranches le lien de l'amour
pour resserrer celui de la disgrâce,
Qui ne sais pas, ou ne sais plus,
ma longue épreuve de misère,
Si la part que je tiens en toi
égalait celle que je te donne,
Tu serais devenue une image de moi
et j'aurais disparu pour être ton image.

64

J'ai souffert de ta part au-delà de toute mesure,
ô toi à qui j'ai tout donné… et qui me paies si mal !
Tu m'as planté au cœur des rêves, et encore des rêves,
autant d'espoirs déçus, sans rémission.
Tu as changé : tout en toi, longtemps, me fut aussi doux que la brise,
mais, de légère, la brise est devenue tempête.
Puissent tous mes efforts réussir, ma bonne volonté te plaire :
pour cette cause, je n'ai rien ménagé de l'amour.

65

Tu prends du plaisir à me tourmenter
et tu vas, envers moi, au bout de la violence,
Moi qui pourrais donner ma vie pour toi, moi dont le cœur
abrite assez d'amour pour se sacrifier.
Tu es la vie pour un amant
sûr de périr pour peu que tu changes.
On lui pardonnerait de t'oublier, mais non :
bien loin de t'oublier, il te donne sa vie.
Mais toi, tu détruis ce qui lie l'amour à la foi jurée,
comme, à la rose, la fraîcheur de la nuit complice.
Où en sont tes protestations de fidélité,
quand tout n'est plus rien qu'apparence ?

C'était à Zahrâ'… Je te revois, je te désire…
L'horizon se déploie, la terre est toute pureté…
Dans le soir qui se meurt, une brise tranquille
et qui se voudrait douce, amie, compatissante…
Et puis le parc, le sourire argenté de ses eaux
dessinant sur son corps des colliers dispersés…
Mais le fil s'est rompu, de ce jour-là et d'autres, plus rien
de ces plaisirs volés dans l'ombre à un sort assoupi.
Pour le bonheur de nos yeux captivés, les fleurs
ployaient leur nuque, çà et là, sous la rosée,
A moins que ce ne fût elles qui me fixaient, voyaient mon désarroi
et disaient leur pitié en larmes de lumière.
Le jour montant illuminait les parterres de roses
et se faisait plus vif encore à leur éclat.
La nuit, c'était à qui embaumerait le plus, d'elles ou des nénuphars
dormant en attendant que l'aube réveille leurs grands yeux.

Tout ce qui vibre en moi de souvenir et de désir
emplit un cœur qui ne se défait pas de toi.
Dieu refuse la paix à une âme où tu tiendrais trop peu de place,
trop peu aussi l'amour pour l'emporter vers toi à tire-d'aile !
Si la brise, au matin, voulait bien m'enlever, elle te montrerait,
le soir venu, un homme recru de souffrances,
Si elle répondait à mes vœux et nous réunissait,
je connaîtrais le meilleur et le plus faste de mes jours.
O toi, mon bien le plus précieux, le plus beau, le plus cher
à un cœur d'amant dès qu'il a gagné une telle merveille !
Notre course éperdue à l'amour nous a longtemps ouvert
le champ où nous nous ébattions, libres de tout, complices,
Et aujourd'hui encore – qui ne rendrait éloge à ma fidélité ? –
quand toi, tu oublies tout, je suis toujours amant.

67

J'étais cher à tes yeux… et je ne vaux plus rien,
tu m'as longtemps porté aux nues… tu me rabaisses.
Tu fais de moi ton loyal conseiller, comblé de faveurs…
et tu me destitues, là, sur un coup de tête.
N'as-tu voulu me prendre aux filets de l'amour
que pour me refuser la paix, la joie de te revoir ?
Patience est miel à la douleur dont tu m'abreuves,
fraîcheur le feu face à celui où tu me prends.
Tu étais mon rêve, et tu me fais goûter le chagrin.
Si seulement je n'avais pas à dire… "Si seulement !"

68

Cet amour qui m'engage, elle le prend à la légère,
moi, je tiens mon serment quand elle le bafoue.
Ma bien-aimée prend ses distances, et je reste seul,
avec la tristesse au tréfonds du cœur.
Elle me bat froid, m'enjôle pour mieux me fuir,
ne plus me voir, et brise là, pour un nouveau caprice.
Tu n'es plus la même, tu oublies cette fidélité promise
au plus fidèle des fidèles… Changerais-tu avec le temps qui va ?
Je n'imaginais pas, en te donnant plein pouvoir sur mon cœur,
que je me préparais à rechercher ma mort.
Oui, dès que tu me fuis, toi qui es tout pour moi,
le désir m'assassine. Ah ! te revoir, renaître !
Les nuits s'épuisent, mais l'amour d'heure en heure
reste neuf, elles s'effacent, mais il a la terre en partage.
Je pourrais le jurer : tu es ma mort, me voici mort,
sans qu'on puisse jamais me traiter de parjure.

69

Secret ou ébruité, le fait est là : je t'aime.
Mon excuse, c'est toi : qui pourrait m'en blâmer ?
Le méchant peut veiller, chercher à me surprendre :
moi, je reste à dormir à l'ombre du bonheur,
Car tu m'es revenue, comme je le souhaitais,
la séparation pleure et le bonheur sourit.
Il me plaît d'être sous ta loi, quoi qu'il advienne,
pour peu que tu me dises : "C'est moi qui fais la loi !"
Pourquoi tant de questions, de vilaines pensées,
jusque chez ceux qui savent ta place dans mon cœur ?
Tu es tout ce qu'amour veut dire, tu incarnes le rêve :
de ces méchants propos tu dois me tenir quitte.

70

Ton bonheur me serait un joyau hors de prix,
si seulement le temps me permettait de l'assembler.
Ne vois-tu pas, lorsque tu me quittes, mes yeux en pleurs,
affolés de te voir partir, prêts à s'éteindre ?
Cette vie, ce temps où tout était beau ne sont plus,
du jour où la beauté, ton visage, m'a fui.
Tu es la vie : s'il est écrit que je dois te quitter,
que le linceul soit prêt et la tombe creusée !
Si je souffre, c'est moins du mal qui me terrasse
que de voir, par ce mal, mon secret étalé.
S'il ne tenait qu'à moi de cacher mon amour,
mon corps ne saurait pas ce qui vit en mon cœur.

71

Si tu me disais “Meurs”, je ne répondrais “Non”,
ô juge inique à qui un juste sacrifierait sa vie !
Tu m’as donné de ta rancune tant de preuves
que me voilà promu héros des histoires d’amour.
En me quittant, tu as revêtu mon corps tout entier
d’une robe… d’honneur ? non pas : mais de langueur.
Qu’il suffise à ta main de me compter parmi ses prises,
à tes yeux de m’avoir, avec d’autres, tué,
Choisis, comme il te plaît, de me fuir, de me voir :
moi, de toute ma vie, je n’oublierai ni ne me lasserai.
Que vive ta promesse, et je verrais les jours
m’apporter le sourire d’un bonheur toujours neuf,
Oui, le temps saurait bien me prêter assistance,
de mes rêves épars me tendre le bouquet…
Je n’ai pas d’autre espoir que celui de te plaire, ô toi mon espoir,
et de tout autre espoir, pour toujours je m’interdis l’accès.

72

Un salut sincère à l'étang du Miel,
et un salut encore au vallon d'ar-Raqîq !
Qu'aux pavillons d'ar-Rusâfa, les fleurs, toujours,
continuent de sourire aux larmes du nuage !
C'était le refuge de nos rendez-vous, du plaisir,
des propos débridés et du vin circulant entre nous,
Le temps des jardins exubérants, des verdures somptueuses,
éblouissantes, du bonheur à flots, infini.
Quand je revois ces jours, le trouble m'envahit,
c'est tout un incendie qui flambe en ma poitrine.
Se souvenir de ces temps-là, c'est laisser libre cours à des larmes,
des perles dont un collier ne pourrait supporter le poids.
J'avais pour compagnie des visages brillant
comme sabres brandis quand la mêlée s'annonce.
Quand l'échanson passait avec le vin,
la beauté exaltait, illuminait nos traits.

Elle était là aussi, avec ses grands yeux noirs, tranquilles
et pleins d'une langueur qui vous prenait au corps.
On pensait à sa vue, dans les plis de sa robe,
cou et taille ondoyant, à un rameau de saule.
Autre échanson, avec tendresse et bonne grâce,
elle distribuait un vin que l'on eût dit scellé de musc.
Pensant à elle, je souhaite à Cordoue la fraîcheur
d'une pluie fine et soutenue.
O lieux heureux de jeunesse insouciante et d'amour,
quand le sommeil fermait les yeux au mauvais sort,
O ces nuits que rien ne venait gâcher,
où celle que j'aimais tenait sa foi sans défaillance !

73

Qui fera savoir au gracieux rameau, au bel astre
élevé par la nuit à sa perfection,
Combien je dois de gratitude au temps qui va,
pour ce qu'il a fait, pour ce qu'il m'offrit avec cet amour.
Dieu sait pourtant qu'on me témoigne une froideur, une rancune
où je ne peux pas voir un accident sans importance.
Je n'aurais pu emplir davantage mes yeux
de Jupiter, ni plus les détourner de Saturne,
Pour celle que j'ai toujours abritée
dans les plis de l'amour, et toujours contentée de mes bonnes grâces.
Voici la vérité, je m'exprime sans fard :
si tu me disais "Meurs", je ne répondrais "Non".

74

Y-a-t-il une voix pour répondre à qui t'appelle,
un médecin pour qui se plaint de toi,
De toi, toujours proche quand tu n'es pas là,
présente lorsque tu t'en vas ?
Comment pourrait t'oublier un amant
dont son aimée est la parure ?
Tu es, à tout prendre, la brise
que l'on accueille de plein cœur.
Je sais, par cette conviction intime
sur quoi se fonde assurément la vérité,
Que la beauté tient son secret
de ce qui se cache aux plis d'une robe.

75

Tu me fais souvenir des anciens et beaux jours…
Si seulement ce temps, ce passé, revenait !
C'était le jardin de nos rendez-vous, préparé
à notre bonheur par la fraîcheur épandue des nuages.
Etrange, ce désir qui s'éternise en moi
et qui, dès que je dis : "C'en est fini", revient !
Quand j'étais avec toi, tu as lu tant de fois en mes yeux
que ce cœur-là n'en pouvait plus, ce pauvre cœur
Qui m'assigne à vouloir pour toujours t'obéir
et dirait non si je lui commandais de t'oublier !
Je ne me suis jamais repenti de t'aimer :
Dieu châtie un amant en proie à ce regret !

POUR L'AMOUR DE LA PRINCESSE

Ibn Zaydûn naît en 394/1003 dans une riche et aristocratique famille de Cordoue. Les troubles de l'époque vont fournir à l'ambitieux qu'il est la matière de ce qui, avec la poésie, fera sa vie : la politique.

Sa survie ne doit rien, cependant, à sa carrière politique mais tout à ses poèmes, en particulier à ceux que lui inspirent ses amours tumultueuses avec Wallâda, fille de l'avant-dernier calife umayyade et rompue, elle aussi, à l'exercice de la poésie. Menant dès seize ans, après la mort de son père, une vie assez indépendante pour l'époque, elle devient vite célèbre par le salon où elle reçoit écrivains et poètes. La rencontre avec Ibn Zaydûn marque le début d'une liaison passionnée et orageuse, jusqu'à la rupture finale.

De toute la production poétique d'Ibn Zaydûn, où figurent nombre de pièces de circonstance, panégyriques, thrènes ou satires, la postérité a retenu, avec raison, les vers qui font de lui un chantre de l'amour, et l'un des plus grands poètes de l'Espagne musulmane. Trois thèmes, classiques et souvent croisés, se partagent cette poésie : l'exaltation de la bien-aimée et des joies de l'amour, la protestation d'éternelle fidélité de l'amant et, à l'inverse, le reproche de froideur adressé à une complice par trop légère. S'y ajoute à l'occasion, particulièrement dans les poèmes de l'exil, l'évocation nostalgique des lieux du bonheur, autour de quelques toponymes de l'espace cordouan.

Agrégé de grammaire et docteur ès lettres, André Miquel a enseigné pendant de nombreuses années la langue et la littérature arabe classique au Collège de France, dont il a été l'administrateur général, après avoir été celui de la Bibliothèque nationale. Il a consacré de nombreux ouvrages au monde musulman et traduit de grands textes classiques arabes. Sindbad a notamment publié L'Amour poème *(choix de poésies de Majnûn, 3e édition, 1998) ;* Du désert d'Arabie aux jardins d'Espagne *(anthologie poétique, 1999) ;* Les Arabes et l'Amour, *en collaboration avec Hamdane Hadjadji (1999) ;* Du monde et de l'étranger *(2001) ;* Majnûn, le Fou de Laylâ *(traduction et présentation du diwân de Majnûn, 2003) et* Un Palestinien sur la route *(2008).*

POUR L'AMOUR DE LA FONDS
UNION DISTRIBU 27/06/2018 2205
9 782742 781096
Prix Editeur
15,30 €
100,36 F

ISBN 978-2-7427-8109-6

9 782742 781096